

**CLASSIQUES
& CIE
LYCÉE**

Guy de Maupassant

TEXTE INTÉGRAL

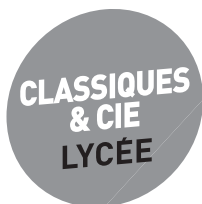
Une vie

ET AUTRES récits de destins de femmes





Claude Monet (1840-1926), *Promenade sur la falaise, Pourville*, 1882, huile sur toile.
Chicago, Art Institute. ph © Photo Josse / Leemage



Guy de Maupassant

Une vie (1883)

et autres récits
de destins de femmes

Texte intégral suivi d'un dossier critique
pour la préparation du bac français

Collection dirigée par
Johan Faerber

Édition annotée et commentée par
Simona Crippa
chercheur et chargée de cours en littérature française

Une vie

07 Le texte

Autres récits de destins de femmes : La Veillée, Rose, La Parure

314 Présentation

317 La Veillée

324 Rose

334 La Parure

© Hatier Paris 2013

Conception graphique de la maquette: c-album, Jean-Baptiste Taisne, Rachel Pflieger (texte);
Lauriane Tiberghien (dossier) • Mise en pages: Chesteroc Ltd • Suivi éditorial: Claire Dupuis •
Correction : Lucie Martinet

REPÈRES CLÉS

POUR SITUER L'ŒUVRE

- 351 REPÈRE 1 ♦ **Maupassant au-delà du naturalisme**
- 353 REPÈRE 2 ♦ **Une vie (1883) dans le parcours de Maupassant (1850-1893)**
- 356 REPÈRE 3 ♦ **Modèles littéraires et adaptations filmiques d'Une vie**

FICHES DE LECTURE

POUR APPROFONDIR SA LECTURE

- 359 FICHE 1 ♦ **Un art du récit court**
- 362 FICHE 2 ♦ **D'une galerie de personnages secondaires à une héroïne sans héroïsme**
- 367 FICHE 3 ♦ **De l'ennui au pessimisme**

THÈMES ET DOCUMENTS

POUR COMPARER

| THÈME 1 |

L'éducation des jeunes filles

- 371 DOC. 1 ♦ **MOLIÈRE, L'École des femmes (1662)** • acte I, scène 1
- 372 DOC. 2 ♦ **PIERRE CHODERLOS DE LACLOS, Les Liaisons dangereuses (1782)** • lettre LXXXI
- 373 DOC. 3 ♦ **JEAN-JACQUES ROUSSEAU, Émile ou De l'éducation (1762)** • livre V, «Sophie ou la femme»
- 375 DOC. 4 ♦ **STENDHAL, Le Rouge et le Noir (1830)** • livre I, chapitre VII
- 376 DOC. 5 ♦ **GUSTAVE FLAUBERT, Madame Bovary (1857)** • chapitre VI
- 377 DOC. 6 ♦ **GUY DE MAUPASSANT, Une vie (1883)** • chapitre I
- 377 DOC. 7 ♦ **SIMONE DE BEAUVOIR, Mémoires d'une jeune fille rangée (1958)** • deuxième partie

| THÈME 2 |

La confrontation sociale

- 380 DOC. 8 ♦ **MARIVAUX, L'Île des esclaves (1725)** • scène I
- 381 DOC. 9 ♦ **DENIS DIDEROT, Jacques le Fataliste et son maître (1771-1783, paru en 1796)**
- 383 DOC. 10 ♦ **HONORÉ DE BALZAC, Eugénie Grandet (1833)**
- 384 DOC. 11 ♦ **GUY DE MAUPASSANT, Une vie (1883)** • chapitre XI
- 385 DOC. 12 ♦ **OCTAVE MIRBEAU, Le Journal d'une femme de chambre (1900)** • chapitre I
- 386 DOC. 13 ♦ **JEAN GENET, Les bonnes (1947)**

OBJECTIF BAC

POUR S'ENTRAÎNER

| SUJETS D'ÉCRIT |

- 388 SUJET 1 ♦ **L'éducation des jeunes filles**
- 390 SUJET 2 ♦ **La confrontation sociale**

| SUJETS D'ORAL |

- 392 SUJET 1 ♦ **Un incipit pessimiste**
- 393 SUJET 2 ♦ **Une mort fantastique ?**

| LECTURES DE L'IMAGE |

- 394 LECTURE 1 ♦ : **Un paysage impressionniste : Promenade sur la falaise, Pourville (1882) de Monet**
- 394 LECTURE 2 ♦ **Une femme normande : Au bord de la mer (1883) de Renoir**

UNE VIE

(L'humble vérité.)

À MADAME BRAINNE¹

*Hommage d'un ami dévoué
et en souvenir d'un ami mort.*

1. Maupassant rend ici hommage à deux amis disparus avant la parution d'*Une vie* : Léonie Brainne (1836-1883) et Gustave Flaubert (1821-1880), désigné ici comme l'«ami mort.» Tous deux l'avaient encouragé dans l'écriture de son roman.

I

Jeanne, ayant fini ses malles, s'approcha de la fenêtre, mais la pluie ne cessait pas.

L'averse, toute la nuit, avait sonné contre les carreaux et les toits. Le ciel bas et chargé d'eau semblait crevé, se vidant sur la terre, la délayant¹ en bouillie, la fondant comme du sucre. Des rafales passaient pleines d'une chaleur lourde. Le ronflement des ruisseaux débordés emplissait les rues désertes où les maisons, comme des éponges, buvaient l'humidité qui pénétrait au dedans et faisait suer les murs de la cave au grenier.

Jeanne, sortie la veille du couvent, libre enfin pour toujours, prête à saisir tous les bonheurs de la vie dont elle rêvait depuis si longtemps, craignait que son père hésitât à partir si le temps ne s'éclaircissait pas ; et pour la centième fois depuis le matin elle interrogeait l'horizon.

Puis, elle s'aperçut qu'elle avait oublié de mettre son calendrier dans son sac de voyage. Elle cueillit sur le mur le petit carton divisé par mois, et portant au milieu d'un dessin la date de l'année courante 1819 en chiffres d'or. Puis elle biffa à coups de crayon les quatre premières colonnes, rayant chaque nom de saint jusqu'au 2 mai, jour de sa sortie du couvent.

1. **Délayer** : diluer une substance dans un liquide.

Une voix, derrière la porte, appela : « Jeannette ! »

Jeanne répondit : « Entre, papa. » Et son père parut.

Le baron Simon-Jacques Le Perthuis des Vauds était un
 25 gentilhomme de l'autre siècle, maniaque et bon. Disciple
 enthousiaste de J.-J. Rousseau¹, il avait des tendresses d'amant
 pour la nature, les champs, les bois, les bêtes.

Aristocrate de naissance, il haïssait par instinct quatre-
 vingt-treize²; mais philosophe³ par tempérament et libéral⁴
 30 par éducation, il exécrait la tyrannie⁵ d'une haine inoffensive
 et déclamatoire⁶.

Sa grande force et sa grande faiblesse, c'était la bonté, une
 bonté qui n'avait pas assez de bras pour caresser, pour donner,
 pour étreindre, une bonté de créateur, épars⁷, sans résistance,
 35 comme l'engourdissement d'un nerf de la volonté, une
 lacune⁸ dans l'énergie, presque un vice.

Homme de théorie, il méditait tout un plan d'éducation
 pour sa fille, voulant la faire heureuse, bonne, droite et tendre.

1. J.-J. Rousseau : philosophe préromantique (1712-1778). Sa conception de la nature est indissociable de ses positions sociales et politiques. Il considère que l'homme à l'état de nature, primitif, est dépourvu de perversité et de vice.

2. Quatre-vingt-treize : il s'agit de 1793, début de la période de la Révolution française qu'on a appelée la Terreur et durant laquelle est mis en place un système visant à arrêter le plus grand nombre de contre-révolutionnaires avec des méthodes de jugement souvent expéditives. Les aristocrates comptaient parmi les plus nombreuses victimes.

3. Philosophe : esprit sage et éclairé, comme les philosophes du siècle des Lumières.

4. Libéral : qui prône la tolérance, c'est-à-dire le respect sacré des droits de la personne humaine.

5. Tyrannie : pouvoir arbitraire et absolu d'un souverain, d'une personne ou d'un groupe de personnes.

6. Déclamatoire : pompeux.

7. Épars : répandue sur différents objets, dans différentes directions.

8. Lacune : manque.

Elle était demeurée jusqu'à douze ans dans la maison, puis,
40 malgré les pleurs de la mère, elle fut mise au Sacré-Cœur.

Il l'avait tenue là sévèrement enfermée, cloîtrée, ignorée et
ignorante des choses humaines. Il voulait qu'on la lui rendît
chaste à dix-sept ans pour la tremper lui-même dans une sorte
de bain de poésie raisonnable ; et, par les champs, au milieu
45 de la terre fécondée, ouvrir son âme, dégourdir son ignorance
à l'aspect de l'amour naïf, des tendresses simples des animaux,
des lois sereines de la vie.

Elle sortait maintenant du couvent, radieuse, pleine de
sèves et d'appétits de bonheur, prête à toutes les joies, à tous
50 les hasards charmants que dans le désœuvrement des jours, la
longueur des nuits, la solitude des espérances, son esprit avait
déjà parcourus.

Elle semblait un portrait de Véronèse¹ avec ses cheveux
d'un blond luisant qu'on aurait dit avoir déteint sur sa chair,
55 une chair d'aristocrate à peine nuancée de rose, ombrée d'un
léger duvet, d'une sorte de velours pâle qu'on apercevait un
peu quand le soleil la caressait. Ses yeux étaient bleus, de ce
bleu opaque qu'ont ceux des bonshommes en faïence de
Hollande.

Elle avait, sur l'aile gauche de la narine, un petit grain de
beauté, un autre à droite, sur le menton, où frisaient quelques
poils si semblables à sa peau qu'on les distinguait à peine. Elle
était grande, mûre de poitrine, ondoyante de la taille. Sa voix
nette semblait parfois trop aiguë ; mais son rire franc jetait de
65 la joie autour d'elle. Souvent, d'un geste familier, elle portait
ses deux mains à ses tempes comme pour lisser sa chevelure.

1. Véronèse : peintre italien (1528-1588), de la Renaissance tardive.

Elle courut à son père et l'embrassa, en l'étreignant : « Eh bien, partons-nous ? » dit-elle.

Il sourit, secoua ses cheveux déjà blancs et qu'il portait assez longs, et, tendant la main vers la fenêtre :

– Comment veux-tu voyager par un temps pareil ?

Mais elle le priait, câline et tendre : « Oh, papa, partons, je t'en supplie. Il fera beau dans l'après-midi.

– Mais ta mère n'y consentira jamais.

– Si, je te le promets, je m'en charge.

– Si tu parviens à décider ta mère, je veux bien, moi. »

Et elle se précipita vers la chambre de la baronne. Car elle avait attendu ce jour du départ avec une impatience grandissante.

Depuis son entrée au Sacré-Cœur elle n'avait pas quitté Rouen, son père ne permettant aucune distraction avant l'âge qu'il avait fixé. Deux fois seulement on l'avait emmenée quinze jours à Paris, mais c'était une ville encore, et elle ne rêvait que la campagne.

Elle allait maintenant passer l'été dans leur propriété des Peuples¹, vieux château de famille planté sur la falaise près d'Yport² ; et elle se promettait une joie infinie de cette vie libre au bord des flots. Puis il était entendu qu'on lui faisait don de ce manoir qu'elle habiterait toujours lorsqu'elle serait mariée.

Et la pluie, tombant sans répit depuis la veille au soir, était le premier gros chagrin de son existence.

Mais, au bout de trois minutes, elle sortit, en courant, de la chambre de sa mère, criant par toute la maison : « Papa, papa ! maman veut bien ; fais atteler³. »

1. **Peuples** : ancien mot populaire par lequel on désigne des peupliers.

2. **Yport** : ville normande, située entre Fécamp et Étretat.

3. **Atteler** : attacher un animal (ou des animaux) à un véhicule pour qu'il le tracte.

Le déluge ne s'apaisait point ; on eût dit même qu'il redou-
 95 blait quand la calèche s'avança devant la porte.

Jeanne était prête à monter en voiture lorsque la baronne
 descendit l'escalier, soutenue d'un côté par son mari, et, de
 l'autre, par une grande fille de chambre forte et bien décou-
 plée¹ comme un gars. C'était une Normande du pays de Caux,
 100 qui paraissait au moins vingt ans, bien qu'elle en eût au plus
 dix-huit. On la traitait dans la famille un peu comme une
 seconde fille, car elle avait été la sœur de lait² de Jeanne. Elle
 s'appelait Rosalie.

La principale fonction consistait d'ailleurs à guider les pas
 105 de sa maîtresse devenue énorme depuis quelques années par
 suite d'une hypertrophie³ du cœur dont elle se plaignait sans
 cesse.

La baronne atteignit, en soufflant beaucoup, le perron du
 vieil hôtel, regarda la cour où l'eau ruisselait et murmura :
 110 « Ce n'est vraiment pas raisonnable. »

Son mari, toujours souriant, répondit : « C'est vous qui
 l'avez voulu, madame Adélaïde⁴. »

Comme elle portait ce nom pompeux d'Adélaïde, il le
 faisait toujours précéder de « madame » avec un certain air de
 115 respect un peu moqueur.

Puis elle se remit en marche et monta péniblement dans la
 voiture dont tous les ressorts plièrent. Le baron s'assit à

1. **Découplée** : bien faite et vigoureuse.

2. **Sœur de lait** : fille qui n'a pas de lien de parenté avec une autre personne mais qui a partagé le lait de la même nourrice. À l'époque, les aristocrates n'allaitaient pas leurs enfants.

3. **Hypertrophie** : développement excessif, anormal, exagéré.

4. **Madame Adélaïde** : Marie-Adélaïde de France (1732-1800) était la plus pittoresque des filles de Louis XV.

son côté, Jeanne et Rosalie prirent place sur la banquette à reculons.

120 La cuisinière Ludvine apporta des masses de manteaux qu'on disposa sur les genoux, plus deux paniers qu'on dissimula sous les jambes ; puis elle grimpa sur le siège à côté du père Simon ; et s'enveloppa d'une grande couverture qui la coiffait entièrement. Le concierge et sa femme vinrent saluer
125 en fermant la portière ; ils reçurent les dernières recommandations pour les malles qui devaient suivre dans une charrette ; et on partit.

Le père Simon, le cocher, la tête baissée, le dos arrondi sous la pluie, disparaissait dans son carrick à triple collet¹. La
130 bourrasque gémissante battait les vitres, inondait la chaussée.

La berline², au grand trot des deux chevaux, dévala rondement sur le quai, longea la ligne des grands navires dont les mâts, les vergues³, les cordages se dressaient tristement dans le ciel ruisselant, comme des arbres dépouillés ; puis elle
135 s'engagea sur le long boulevard du mont Riboudet⁴.

Bientôt on traversa les prairies ; et de temps en temps un saule noyé, les branches tombantes avec un abandonnement de cadavre, se dessinait vaguement à travers un brouillard d'eau. Les fers des chevaux clapotaient et les quatre roues
140 faisaient des soleils de boue.

On se taisait ; les esprits eux-mêmes semblaient mouillés comme la terre. Petite mère se renversant appuya sa tête et ferma ses paupières. Le baron considérait d'un œil morne les

1. Carrick à triple collet : ample manteau à trois cols porté par les cochers.

2. Berline : véhicule à cheval, fermé, à quatre roues.

3. Vergues : pièces de bois placées au travers des mâts pour fixer les voiles.

4. Boulevard du mont Riboudet : faubourg à l'ouest de Rouen.

campagnes monotones et trempées. Rosalie, un paquet sur les
 145 genoux, songeait de cette songerie animale des gens du
 peuple. Mais Jeanne, sous ce ruissellement tiède, se sentait
 revivre ainsi qu'une plante enfermée qu'on vient de remettre
 à l'air ; et l'épaisseur de sa joie, comme un feuillage, abritait
 son cœur de la tristesse. Bien qu'elle ne parlât pas, elle avait
 150 envie de chanter, de tendre au dehors sa main pour l'emplir
 d'eau qu'elle boirait ; et elle jouissait d'être emportée au grand
 trot des chevaux, de voir la désolation des paysages, et de se
 sentir à l'abri au milieu de cette inondation.

Et, sous la pluie acharnée les croupes luisantes des deux
 155 bêtes exhalaient une buée d'eau bouillante.

La baronne, peu à peu, s'endormait. Sa figure qu'encadraient
 six boudins¹ réguliers de cheveux pendillants s'affaissa peu à
 peu, mollement soutenue par les trois grandes vagues de son
 cou dont les dernières ondulations se perdaient dans la pleine
 160 mer de sa poitrine. Sa tête, soulevée à chaque aspiration,
 retombait ensuite ; les joues s'enflaient, tandis que entre ses
 lèvres entrouvertes passait un ronflement sonore. Son mari se
 pencha sur elle, et posa doucement, dans ses mains croisées sur
 l'ampleur de son ventre, un petit portefeuille en cuir.

Ce toucher la réveilla ; et elle considéra l'objet d'un regard
 165 noyé, avec cet hébètement des sommeils interrompus. Le
 portefeuille tomba, s'ouvrit. De l'or et des billets de banque
 s'éparpillèrent dans la calèche. Elle s'éveilla tout à fait ; et la
 gaieté de sa fille partit en une fusée de rires.

Le baron ramassa l'argent, et, le lui posant sur les genoux :
 170 « Voici, ma chère amie, tout ce qui reste de ma ferme

1. Boudins : boucles de cheveux roulées en spirale.

d'Életot¹. Je l'ai vendue pour faire réparer les Peuples où nous habiterons souvent désormais. »

Elle compta six mille et quatre cents francs et les mit tranquillement dans sa poche.

C'était la neuvième ferme vendue ainsi, sur trente et une que leurs parents avaient laissées. Ils possédaient cependant encore environ vingt mille livres de rentes² en terres qui, bien administrées, auraient facilement rendu trente mille francs par an.

Comme ils vivaient simplement, ce revenu aurait suffi s'il n'y avait eu dans la maison un trou sans fond toujours ouvert, la bonté. Elle tarissait l'argent dans leurs mains comme le soleil tarit l'eau des marécages. Cela coulait, fuyait, disparaissait. Comment ? Personne n'en savait rien. À tout moment l'un d'eux disait : « Je ne sais comment cela s'est fait, j'ai dépensé cent francs aujourd'hui sans rien acheter de gros. »

Cette facilité à donner était du reste un des grands bonheurs de leur vie ; et ils s'entendaient sur ce point d'une façon superbe et touchante.

Jeanne demanda : « Est-ce beau, maintenant, mon château ? »

Le baron répondit gaiement : « Tu verras, fillette. »

Mais peu à peu la violence de l'averse diminuait ; puis ce ne fut plus qu'une sorte de brume, une très fine poussière de pluie voltigeant. La voûte des nuées³ semblait s'élever, blanchir ; et soudain, par un trou qu'on ne voyait point, un long rayon de soleil oblique descendit sur les prairies.

1. Életot : petit village près de Fécamp.

2. Rentes : revenus périodiques en dehors du travail. Les aristocrates n'avaient pas le droit de travailler.

3. Nuées : gros nuages.

Et, les nuages s'étant fendus, le fond bleu du firmament¹ parut ; puis la déchirure s'agrandit comme un voile qui se déchire ; et un beau ciel pur d'un azur net et profond se développa sur le monde.

Un souffle frais et doux passa, comme un soupir heureux de la terre ; et, quand on longeait des jardins ou des bois, on entendait parfois le chant alerte d'un oiseau qui séchait ses plumes.

Le soir venait. Tout le monde dormait maintenant dans la voiture, excepté Jeanne. Deux fois on s'arrêta dans des auberges pour laisser souffler les chevaux et leur donner un peu d'avoine avec de l'eau.

Le soleil s'était couché ; des cloches sonnaient au loin. Dans un petit village on alluma les lanternes ; et le ciel aussi s'illumina d'un fourmillement d'étoiles. Des maisons éclairées apparaissaient de place en place, traversant les ténèbres d'un point de feu ; et tout d'un coup, derrière une côte, à travers des branches de sapins, la lune, rouge, énorme, et comme engourdie de sommeil, surgit.

Il faisait si doux que les vitres demeuraient baissées. Jeanne, épuisée de rêves, rassasiée de visions heureuses, se reposait maintenant. Parfois l'engourdissement d'une position prolongée lui faisait rouvrir les yeux ; alors elle regardait au dehors, voyait dans la nuit lumineuse passer les arbres d'une ferme, ou bien quelques vaches çà et là couchées en un champ, et qui relevaient la tête. Puis elle cherchait une posture nouvelle, essayait de ressaisir un songe ébauché ; mais le roulement continu de la voiture emplissait ses oreilles,

1. Firmament : voûte céleste.

fatiguait sa pensée et elle refermait les yeux, se sentant l'esprit courbaturé comme le corps.

Cependant on s'arrêta. Des hommes et des femmes se tenaient debout devant les portières avec des lanternes à la main. On arrivait. Jeanne subitement réveillée sauta bien vite. Père et Rosalie, éclairés par un fermier, portèrent presque la baronne tout à fait exténuée, geignant de détresse, et répétant sans cesse d'une petite voix expirante : « Ah ! mon Dieu ! mes pauvres enfants ! » Elle ne voulut rien boire, rien manger, se coucha et tout aussitôt dormit.

Jeanne et le baron soupèrent¹ en tête-à-tête.

Ils souriaient en se regardant, se prenaient les mains à travers la table ; et, saisis tous deux d'une joie enfantine, ils se mirent à visiter le manoir réparé.

C'était une de ces hautes et vastes demeures normandes tenant de la ferme et du château, bâties en pierres blanches devenues grises, et spacieuses à loger une race².

Un immense vestibule séparait en deux la maison et la traversait de part en part, ouvrant ses grandes portes sur les deux faces. Un double escalier semblait enjamber cette entrée, laissant vide le centre, et joignant au premier ses deux montées à la façon d'un pont.

Au rez-de-chaussée, à droite, on entra dans le salon démesuré, tendu de tapisseries à feuillages où se promenaient des oiseaux. Tout le meuble³, en tapisserie au petit point⁴, n'était que l'illus-

1. Soupèrent : prirent le repas à une heure tardive.

2. Une race : tous les membres d'une même famille.

3. Meuble : mobilier.

4. Tapisserie au petit point : tissu brodé à la main, passe-temps des dames de la noblesse sous l'Ancien Régime, ainsi que de la bourgeoisie au XIX^e siècle.